

Janvier 1996

De Didier Mouron, on a tout dit.

Saluant la forme « papier-crayon » - un phénomène - la critique s'est du même coup passionnée pour le fond. Surréalisme, onirisme, art de la fantasmagorie: besoin de « psychanalyser », de rendre logique ce qui apparaît comme irrationnel. Alors qu'à l'évidence, les œuvres de Didier Mouron s'imposent comme des constructions rigoureuses. Formellement rationnelles!

La question, dès lors, est de savoir d'où vient ce « décalage » entre une forme orchestrée avec une minutie d'orfèvre et un fond fantasmagorique, truffé d'incursions spacio-temporelles au réalisme déconcertant. L'artiste donne les clefs de l'énigme. Voici la première. « Je suis un artiste ouvrier », dit-il. Vrai qu'on l'imagine plutôt « crayon derrière l'oreille », comme un charpentier, plutôt que « crayon pointé » vers les lambris dorés des salons.

La deuxième clef ? Le destin, comme les horloges, a un mouvement de balancier. A l'âge de 3 ans, Didier Mouron perd sa main gauche dans une calandre industrielle. Repasse le destin, 17 ans après. Comme pour se faire pardonner, il sublime dans la main droite de l'adulte les meurtrissures de l'enfant, réactive dans son imaginaire le vivier des narcoses. Et jaillissent sur le papier des mondes, point de fusion d'une sorte d'inconscient « bicéphale » !

L'Amérique, dans sa manière novatrice de considérer certains talents, ne s'est pas trompée sur Didier Mouron. A New York, au temps de la splendeur du bâtisseur de la Trump Tower, la « Kristen Richards Gallery » offrit ses cimaises à ces « instantanés » brodés au fil secret du dévidoir d'une obsédante double mémoire.

Marie-Paule Angel
Journaliste - Critique en Art
Journal « La Gruyère »